

BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

# LES PTOLÉMÉES

De Ptolémée I<sup>er</sup> à Cléopâtre



Philippe Rodriguez

Préface de Michel Chauveau



## INTRODUCTION

---

# UNE DYNASTIE INSTALLÉE DANS L'ÉL DORADO DE LA MÉDITERRANÉE ANTIQUE

Que reste-il de la dynastie des Ptolémées qui domina la Méditerranée orientale et régna sur l'Égypte trois siècles durant ? Quel écho nous est-il parvenu de cette dynastie macédonienne installée en Égypte dans sa fastueuse capitale d'Alexandrie, la seule Alexandrie fondée par Alexandre le Grand lui-même, à l'ouest de l'Euphrate ?

Un temps, Alexandrie se retrouva sous les projecteurs par la grâce des fouilles sous-marines de Jean-Yves Empereur et celles de Franck Goddio. Mais de ses rois, à la fois *basileus* hellénistique, c'est-à-dire roi à la mode d'Alexandre, sans autre précision utile, et pharaon descendant des plus grandes figures égyptiennes, exerçant le même pouvoir que Chéops, Thoutmosis III ou Ramsès II, que reste-t-il dans la mémoire collective ?

Deux images cinématographiques peuvent nous faire saisir l'éventail des caractères et des portraits de ces souverains fantomatiques. Bien sûr, la plus évidente, la *Cléopâtre* de Joseph Mankiewicz, la dernière des Ptolémées, la sulfureuse reine dont on ne sait si elle manipulait les hommes ou si ses amants utilisaient la puissance de la reine à des fins

personnelles. Une image pourrait ébaucher sa dimension : cette femme et reine, Cléopâtre-Liz Taylor, lançant un clin d'œil à l'adresse de César-Rex Harrison ; elle est descendue du très haut char sur lequel elle était assise, en compagnie de son fils Césarion, à son entrée à Rome en 45 avant J.-C. et, par ce seul écart filmé en gros plan, elle nous rappelle que la scène politique est avant tout une scène de théâtre. Pourtant elle appartient à la grande lignée des amoureuses apparue aux temps homériques, Pénélope et Andromaque en tête. Reine tragique aussi depuis Plutarque et surtout Shakespeare. Elle personnifie le faste, la démesure, la vanité. Elle est l'Égyptienne pour Virgile et les Romains alors qu'elle appartient à une dynastie macédonienne et qu'elle porte un prénom macédonien. Elle fut la dernière des souverains lagides – Lagides car le premier Ptolémée était le fils du Macédonien Lagos. Lagos faisait partie de la noblesse macédonienne, c'est-à-dire des grands propriétaires terriens qui pouvaient se vanter d'être les compagnons des rois des Macédoniens. L'épouse de Lagos appartenait à une branche cadette de la dynastie des Argéades, celle de Philippe II et d'Alexandre III. Ces hommes étaient partis des confins septentrionaux de la Grèce pour conquérir la Grèce des cités, dont Athènes, sous Philippe II, avant de se lancer en Orient sous les ordres d'Alexandre. Lagos était un compagnon de Philippe. Ptolémée le fut d'Alexandre. Question de générations.

Oliver Stone nous offre la deuxième image cinématographique des Lagides. Il s'agit précisément de la personne de Ptolémée I<sup>er</sup>, le fondateur de la dynastie, le premier roi macédonien d'Égypte. Dans *l'Alexandre* d'Oliver Stone, Ptolémée est le conteur. Ce qui historiquement se défend puisqu'Arrien de Nicomédie, qui écrit sous l'Empire romain pendant l'apogée des Antonins, reconnaît avoir rédigé son histoire d'Alexandre en se fiant le plus souvent aux *Mémoires* de Ptolémée, qui sont perdues pour nous. Nous découvrons un Ptolémée vieilli et apaisé dont l'allure philosophique contraste avec la fougue, la jeunesse et les excès du Conquérant. Il raconte les exploits passés, il raconte un monde disparu, tout en déambulant dans un jardin agrémenté de quelques bâtiments qui correspond grandement à la description du Musée qu'en a faite Strabon, dans son Livre XVII de la *Géographie*, à l'époque d'Auguste. Tout au long

du film, quand Oliver Stone dirige sa caméra vers Ptolémée aux côtés d'Alexandre, il le montre plus observateur qu'acteur.

Quelle image et quelle réputation demeurent-elles aujourd'hui ?

Entre ces deux images construites par le cinéma à partir de la mémoire collective et qui la nourrit, trois siècles d'histoire se sont déroulés. Il ne faut pas se fier à la douceur du Musée. C'est un havre de paix, coupé du monde où les érudits d'alors se nourrissent de science sans se soucier des affres du quotidien. Ils sont protégés, nourris et logés par Ptolémée. L'histoire des trois siècles de la dynastie ptolémaïque, au contraire, est une histoire mouvementée, faite de périodes fastes et de périodes difficiles, de pouvoir absolu et de règlements de compte familiaux, de rois puissants et immensément riches, ce qui va de pair, et de rois en difficulté, sur la défensive, jouets des intrigues de cour menées par leurs conseillers et par leurs frères et sœurs, leurs mères aussi.

C'est donc une dynastie de rois non égyptiens, de rois étrangers, qui règne sur l'Égypte pendant trois siècles. Les Lagides ne sont pas la première dynastie étrangère à s'installer dans la vallée du Nil. Alexandre le Grand, en 331 avant J.-C., avait remplacé le pouvoir perse, celui des Grands Rois venus d'Iran, de l'autre côté du Tigre. Auparavant, les Assyriens avaient instauré une sorte de protectorat sur la vallée du Nil. Avant eux, après l'effondrement du Nouvel Empire avant l'an 1000, des dynasties libyennes et nubiennes s'étaient substituées aux pharaons indigènes. Cependant l'Égypte était demeurée l'Égypte. Les Égyptiens, l'élite surtout, c'est-à-dire les grands propriétaires fonciers, les généraux des armées et les « fonctionnaires », qui tous étaient également revêtus de la prêtrise d'un des dieux égyptiens si particuliers, avaient accepté le pouvoir étranger qui les respectait et qui respectait leur statut social et religieux parce que le seul moyen d'exercer le pouvoir sur Égypte était de conserver les cadres administratifs et les croyances traditionnelles. Rien dans la présence d'un pouvoir étranger ne semble avoir dérangé l'ordre traditionnel. Voilà une donnée fondamentale. Bien sûr, chaque époque se singularise, chaque pouvoir exerce ses prérogatives de manière quelque peu différente. Toutefois l'Égypte demeure. Elle reste la terre du Nil.

« L'Égypte est un don du Nil », écrivait Hérodote, l'historien et grand voyageur du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. qui consacre à l'Égypte le Livre II de ses *Histoires*. Et les Romains, friands de jeux de mots, ajoutaient « *Aut Nilus aut nil* », « sans le Nil, rien ». On pourrait ajouter « sans le travail des hommes, pas d'Égypte ». Car la crue du fleuve, qui débute en juillet au moment de la montée dans le ciel de l'étoile Sothis ou Sirius, pour se terminer en octobre, c'est la saison *Akhet* pour les Égyptiens, ne suffit pas à transformer l'Égypte en grenier à blé. L'eau bienfaisante amende les sols en déposant un riche limon équivalant à plusieurs tonnes d'engrais par hectare. Encore faut-il que la crue ne soit ni insuffisante ni trop importante. Pline l'Ancien, dans son *Histoire naturelle*, informe qu'une crue idéale s'élève à 7,20 m. S'il manque 1,50 m c'est la famine. Trop d'eau se retire tardivement et empêche les semailles là où le sol est détrempé, c'est-à-dire au plus près du lit d'étiage, là où se situent les meilleures terres. Les autres terres, plus hautes, doivent être irriguées à la force des hommes et des animaux de trait et de bât. L'eau doit être dirigée là où l'on en a besoin, drainée là où il y en a trop. Les hommes creusent des canaux et élèvent des digues. C'est à ce prix, celui du labeur humain, que l'Égypte est un grenier à blé. Nous imaginons sans peine l'inquiétude des paysans égyptiens guettant la crue chaque année et sachant par avance, en fonction de sa hauteur, si la récolte sera bonne ou non. C'est pourquoi les Égyptiens ont inventé le nilomètre, une échelle graduée qui prit toute sorte de formes mais dont la logique est immuable : connaître à l'avance le niveau de crue. Des nilomètres, il y en a tout le long du Nil. Ils ne servent pas seulement aux paysans. Ils sont très précieux pour le pouvoir qui connaît dès juillet l'importance de la récolte du printemps suivant. Une assurance contre la fraude fiscale en quelque sorte.

Alors, pour se prémunir des aléas du fleuve, les Égyptiens se tournent vers les dieux. Hérodote, qui a voyagé en Égypte, prétend que les Égyptiens sont les plus pieux des hommes. Pour un Grec, plusieurs particularités des rites égyptiens sont remarquables. Tout d'abord la forme des dieux égyptiens, mi-humaine mi-animale, mi-humaine mi-végétale. Ils en paraissent plus redoutables encore. Les temples démesurés, immenses, dont le cœur demeure fermé au peuple, sont construits pour l'éternité. L'existence d'une caste sacerdotale, des prêtres puissants et riches, est

inconnue du monde grec. Les prêtres égyptiens, réputés pour leur savoir et leur sagesse, ont élaboré une explication du monde qui gouverne la vie de chacun. Les Grecs ne possèdent que quelques récits mythiques, dont les récits homériques, qui n'expliquent pas les rites qu'ils pratiquent quotidiennement. Pour les Égyptiens le monde a été créé à partir d'une butte primordiale sortie du Néant. Le démiurge, en son sommet, a façonné l'univers, le Créé. Il a créé les dieux et les éléments. Ensuite sont venues toute connaissance, toute science, toute activité offertes par les dieux aux hommes que le démiurge a créés. Il existe donc pour les Égyptiens le monde créé qui tourne autour du Nil et qui s'oppose au Non-Créé. Le monde du bien, ordonné, et le monde du mal, dangereux et destructeur. Ainsi toute création doit être sauvegardée afin de ne pas se fondre dans le Non-Créé, le Mal. C'est pourquoi les Égyptiens ont construit des tombeaux d'éternité abritant des sarcophages conservant les momies des défunts qui ne sont pas morts mais vivent dans le royaume d'Osiris. Les rites funéraires résument les croyances égyptiennes et les exigences sacrées. Il faut conserver la vie, si précieuse, car elle est sans cesse attaquée par les forces du Mal. Ces forces sont aussi mal connues que les dieux eux-mêmes. Cependant l'esprit concret des Égyptiens a établi que le Mal était inhérent à l'Asiatique et à l'étranger, au désert, à la nuit, à l'altérité en général. La personne de l'étranger se limite à l'envahisseur, le désert – pourtant riche de pierres de construction, de minerai et d'or – s'oppose à la vallée du Nil, la nuit se confond avec les ténèbres, avec l'absence du dieu solaire Rê parti pour un voyage souterrain d'où il sortira, au matin, régénéré. Le Mal, c'est aussi la maladie, le conflit en général, l'impiété qui débute dès la moindre désobéissance au pharaon. La concrétisation du triomphe du Mal ou l'échec à défendre le Bien est visible quand le Nil ne déborde pas suffisamment ou s'il déborde trop. On trouve là la tournure d'esprit à nulle autre pareille des Égyptiens : à une réalité tangible ils savent superposer une symbolique quasi abstraite.

Le pharaon est le défenseur du Bien. Le Bien, c'est l'ordre, le respect des préceptes divins, la répétition des mêmes gestes dans les rites et dans l'agriculture, la défense de l'ordre établi. Ce que les Égyptiens résument dans une entité divine que parfois ils représentent sous la forme d'une déesse ou d'une plume d'autruche, la Maât. Le pharaon a donc une place

singulière dans la mystique égyptienne. Il est le lien entre les dieux et les hommes. Il est l'intermédiaire entre le monde des hommes et celui des dieux qui sont ainsi mêlés et continus. Seul le pharaon est légitime pour s'adresser aux dieux et pour offrir aux dieux les rites d'adoration. Les prêtres agissent uniquement par délégation. Ils rendent le culte au nom du souverain. Pendant trois siècles, le culte fut donc rendu au nom du souverain macédonien, comme il l'avait été auparavant au nom d'Alexandre le Grand puis de ses successeurs Philippe III et Alexandre IV, eux-mêmes prenant la suite du Grand Roi Darius. Ainsi les Ptolémées reçurent-ils tous une titulature pharaonique. Ce n'était pas un acte de soumission ou de flatterie de la part de prêtres. C'était une obligation religieuse et liturgique afin que la Création demeure. À leur suite, dès Auguste, les empereurs romains furent également pharaons.

Lorsque Ptolémée I<sup>er</sup> arrive en Égypte en 323, il prend la tête d'une région à la mémoire longue et au passé prestigieux. Il le sait. Lorsque les Macédoniens d'Alexandre défilent sous les pyramides de Gizeh, elles ont été bâties plus de 2000 ans auparavant. Ce que Ptolémée sait aussi, c'est que l'Égypte est, avec la Mésopotamie, la satrapie la plus riche du royaume gigantesque d'Alexandre. Avec un avantage sur la Mésopotamie : l'Égypte est plus facile à défendre. Il est quasiment impossible de l'envahir par la mer Méditerranée car la multitude de bouches par lesquelles le Nil se jette dans la mer à travers le Delta égare les marins et peut les piéger dans une multitude de cul-de-sac. Le Sinäi, à l'est du Delta, est une région inhospitalière. Pourtant c'est la voie des invasions asiatiques : une semaine de marche pour relier Gaza à Péluse. À l'ouest les Libyens sont la plupart du temps désorganisés et leurs raids relèvent davantage du pillage que de l'invasion. Au Sud, au-delà de la première cataracte d'Assouan, les Nubiens ne peuvent rivaliser avec un pouvoir égyptien fort. Mais que le pouvoir égyptien se délite, et les Nubiens descendent le fleuve. À l'est, le désert puis la mer Rouge. L'Égypte est par conséquent riche et quasiment un sanctuaire. Le fils de Lagos ne s'y est pas trompé, lui qui fut le premier à choisir la province qu'il allait gouverner lors du partage de Babylone aux lendemains de la mort du Conquérant.

L'Égypte devint donc le cœur de la puissance lagide. Elle le resta pendant trois siècles.

Les Ptolémées, instruits par l'expérience de leurs prédécesseurs étrangers souverains d'Égypte, ont su se mouler dans l'écrin égyptien sans pour autant abandonner leur identité macédonienne ni leurs ambitions méditerranéennes. Ils se sont comportés de la seule façon qu'il leur était possible. Avec un avantage sur les derniers souverains étrangers ! Les Ptolémées sont étrangers mais sont maîtres d'une Égypte qu'ils rendent de nouveau indépendante. Le roi au nom duquel on adore les dieux est présent en Égypte. Il se déplace dans le pays, visite les provinces qui s'appellent des nomes, construit des temples qu'il inaugure, à Philae (illus. 8), à Kom Ombo par exemple. Lorsque le besoin s'en fait sentir, les sujets peuvent en appeler directement à lui par des requêtes ou par le biais de ses fonctionnaires provinciaux, les stratèges installés à la tête des nomes et qui ont très rapidement remplacé le fonctionnaire traditionnel, le nomarque. Ptolémée est donc bien présent. À ce titre il est un vrai pharaon pour les Égyptiens.

Par conséquent, tout au long de la dynastie ptolémaïque, il n'a jamais été question de mener une politique de colonisation à la manière des empires coloniaux européens des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, ni de mener une politique d'hellénisation des indigènes. C'est pourquoi l'État ptolémaïque ne pouvait être unique. Il fut protéiforme. Aux aspects gréco-macédoniens répondaient les réalités égyptiennes. Les Gréco-Macédoniens inventèrent une nouvelle forme d'État. Leur esprit prométhéen put s'exprimer pleinement.

Il y eut des frictions parce que les principes de gouvernement reposaient sur les besoins du roi auxquels le pays dut répondre : le culte, la guerre, les dépenses éditaires, la rémunération des serviteurs du roi... Aussi le royaume doit-il être organisé de sorte à drainer les richesses vers le palais. Une innovation lagide fut la monétarisation de l'économie égyptienne afin de faciliter la rentrée des taxes et des impôts. Les Égyptiens s'y plièrent malgré de grandes difficultés et une pénurie chronique des moyens de paiement.

En sens inverse, le roi doit être le bon berger et le protecteur de ses sujets. Il rend la justice et sauvegarde la paix. Or la paix, en Égypte comme ailleurs en Méditerranée, mais peut-être plus qu'ailleurs, est synonyme de prospérité dans une société agraire où les travaux s'étendent sur toute l'année. Le passage d'une armée ou de pillards est toujours catastrophique. Le pharaon est là pour prévenir ces événements douloureux. Il en tire une grande part de sa légitimité.

Par conséquent Ptolémée est aussi un chef militaire. Polybe, l'historien grec du II<sup>e</sup> siècle, l'historien de la conquête romaine, attache une grande importance aux qualités guerrières des rois. Il y voit un des critères qui définissent les rois, les *basiléis*. Le roi grec doit avoir les mêmes qualités que le pharaon. Mais pour les Grecs le roi est un homme extraordinaire tandis que pour les Égyptiens le roi est un outil aux mains des dieux. La dynastie lagide est issue de l'état-major d'Alexandre. Les compagnons, dont Ptolémée, forment l'état-major du roi de Macédoine. Ce sont eux qui accaparèrent l'héritage du Conquérant. La concurrence qui s'établit entre eux fut féroce. Il fallut quarante ans pour régler la succession du Conquérant. Et ce sont les vainqueurs qui se taillèrent des royaumes. Désormais, à partir des environs de 280 avant J.-C., les royaumes hellénistiques sont stables et s'affrontent les uns les autres sur leurs marges. Le grand adversaire de Ptolémée est le royaume séleucide qui tire son nom de son fondateur Séleucos I<sup>er</sup> qui gouvernait un territoire s'étendant de l'Asie Mineure à l'Indus. L'enjeu se focalise sur la Coèle-Syrie, une bande de terre très riche notamment du commerce des épices et des aromates et éminemment stratégique qui couvre la Palestine, Israël, le Liban et une partie de la Syrie actuels. Il s'agit du glacis protecteur asiatique de l'Égypte. Et dans cette logique de maîtrise de points stratégiques, les Ptolémées vont chercher à acquérir des atouts contre les rois concurrents, car tout ce qui les renforce affaiblit le Séleucide ou l'Antigonide qui règne sur la Macédoine. Ainsi Chypre est une province particulièrement chère à Ptolémée car la grande île possède des ressources stratégiques (bois, cuivre) qui manquent à l'Égypte et est un coin enfoncé dans les possessions séleucides. Certaines cités grecques d'Anatolie appartiennent également à Ptolémée. Le protectorat lagide y est plus mouvant qu'à Chypre. Et puis